

Bruno PACCHIELE

**NUAGES NOIRS
SUR MILLAU**

ISBN : 979-10-424-1868-7

© Bruno Pacchiele

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

CHAPITRE 1

Le bruit de pas précipités troubla le silence du morne couloir conduisant à la salle de réunion. Sur le point d'y pénétrer, Paul Saunières se retourna et reconnut Bernard Cornu, qui pressait le pas. Ils échangèrent une brève poignée de mains et s'installèrent dans la grande salle.

Au centre de l'estrade, le commissaire divisionnaire, Didier Bruneau discutait avec son adjoint, le commissaire Louis Dori. Derrière eux, un grand tableau blanc à volets occupait le centre du mur. Des panneaux placardés de photos le prolongeaient sur sa droite, et débordaient largement sur l'autre cloison jusqu'à la porte, alors que sur la gauche, une imposante carte de Millau courait sur le mur pour venir butter contre l'angle de la pièce. Des punaises, aux larges têtes colorées, piquées en divers points, rappelaient, soit les affaires en cours, soit les secteurs sous surveillance.

- Nous ne sommes pas les derniers, glissa Paul à Bernard, après avoir balayé la salle d'un regard circulaire.

Comme pour le contredire, Dori s'adressa à la douzaine de policiers réunis dans la salle.

- Salut à tous. Sauf erreur de ma part, tout le personnel disponible est présent. Monsieur le divisionnaire va

vous communiquer ses instructions pour votre service de nuit.

A l'opposé de Bruneau, Dori était un homme massif, pas très grand, la cinquantaine, le visage rond, débonnaire, les cheveux clairsemés, teintés de gris.

- Bonsoir messieurs, fit Bruneau de sa voix grave. Je serai bref. Comme d'habitude, le manque de personnel va réduire notre champ d'action. Une partie de notre brigade de nuit est affectée aux enquêtes, surveillances et filatures en cours. Il ne reste que vous, pour assurer les patrouilles de nuit dans Millau et ses environs.

Un murmure, accompagné de mouvements divers, agita l'assistance. Sans se déconcentrer, tout en se dirigeant vers la carte murale, Bruneau continua.

- Inutile de protester, je sais !... Douze personnes, c'est insuffisant pour couvrir tout ce territoire.

De l'index, il décrivit un large cercle au centre de la carte et ajouta :

- Saunières et ses trois équipiers prendront le centre. Lalande, Bousquet et Rosario, Millau-Sud. Deschamp, Lecerf et Carpino, Millau-Nord. Cerrai et Giotto assureront la permanence.

Rosario se leva, et interrompit Bruneau :

- Monsieur le divisionnaire, ce n'est pas sérieux ! Trois personnes par patrouille, c'est insuffisant. Si nous sommes confrontés à un groupe d'excités, compte tenu que l'un d'entre nous aura la charge du véhicule, nous serons vite submergés. Imaginez deux agents isolés affrontant une bande de loubards. Comme vous le savez, ils ne font pas dans la dentelle.
- Je sais, je sais... se lamenta Bruneau. Que voulez-vous que j'y fasse ? Chaque fois que je réclame du personnel, on me répond "économies" !
- Nous pourrions nous contenter de patrouiller, uniquement sur Millau-centre, et laisser tomber les périphériques. Ou on nous augmente nos effectifs, ou chaque commune avoisinante se dote d'un commissariat et assure sa propre sécurité nocturne, proposa Saunières.
- Pas question ! Les ordres sont les ordres ! Nous couvrons toute l'agglomération et les environs, trancha sèchement Bruneau.

Puis, il se fit plus doux, plus persuasif.

- Cette situation est provisoire, je vous demande un peu de patience, acceptez de faire un effort supplémentaire. Si une patrouille est en difficulté, les autres devront faire l'impossible pour lui prêter main forte.

Saunières haussa les épaules et fit une grimace, dépité.

- Ah ! Autre chose, reprit le divisionnaire. Je vous demande, et j'insiste sur ce point, d'éviter toute brutalité dans vos interpellations. Non seulement mon bureau croule sous une montagne de protestations émanant d'une certaine association, jamais en retard pour défendre les délinquants, mais de plus, la magistrature nous gratifie d'un rappel à l'ordre, pour le moins autoritaire. Compris ? J'attends de vous plus d'humanité, de courtoisie et de diplomatie, dans l'exercice de vos fonctions.

De nouveau, un murmure de protestations parcourut la salle.

- Mais, monsieur le divisionnaire, dites-nous comment faire ! Plus personne n'obtempère aux ordres de la police ! Il faut chaque fois leur courir après. On ne les attrape pas toujours et quand on y parvient, il faut ensuite les maîtriser. Ils ne se laissent pas faire, nous aussi, on prend des coups ! C'est toujours le plus fort qui gagne, et ce n'est pas toujours nous... protesta Cornu.
- Qu'importe ! Vous êtes policiers, c'est votre mission. Les brutalités sont proscrites. La fonction du policier est avant tout préventive et non pas répressive. C'est la loi ! Vous savez très bien que tout le monde guette les brutalités policières, la presse, les médias, la magistrature, et même ceux qui se plaignent de

l'inefficacité de la police. Ne comptez surtout pas sur la population pour pleurer quand vous êtes victimes.

- Il paraît qu'en 2019, on va nous livrer des gants en velours de Gènes pour appréhender les malfrats... glissa Cornu à Saunières, mais suffisamment fort pour que tout le monde puisse entendre.

Bruneau le fusilla du regard, alors que Dori étouffait un sourire. Par des gestes nerveux des deux mains, le divisionnaire imposa le silence.

- J'en ai terminé. Pas de questions ou remarques particulières ?

Le menton pointé sur l'assistance, il dévisageait chacun des policiers. Le silence fut la seule réponse. Il patienta quelques instants.

- Très bien... Bonsoir messieurs, conclut-il, en se dirigeant vers la porte.

Bruneau, la quarantaine, un surdoué bardé de diplômes, dont l'allure sportive rappelait plutôt le cadre dynamique que le policier, quitta la pièce.

Tout en maugréant, les trois groupes le suivirent pour regagner leurs véhicules de patrouille.

- Je suis sur un job, je n'attends plus qu'une confirmation, se confia Cornu à Saunières, alors qu'ils descendaient les escaliers.
- Tu ne vas pas nous lâcher ! Protesta Paul.
- J'en ai marre de la police, on prend des coups de tous les côtés, on se dévoue, on risque notre peau, jamais un remerciement, jamais un mot gentil, que des critiques...

Ils s'installèrent à l'arrière de la Renault Mégane. Saunières à l'avant et Deshomières au volant. Cette nouvelle ne surprit pas Paul. A plusieurs reprises, Bernard avait manifesté son mécontentement. Ce n'était pas de gaieté de cœur qu'il envisageait le départ impromptu de son ami.

- Patience mon vieux, ça s'arrangera. Les gens finiront bien par comprendre qu'on est là pour les protéger, pas pour les emmerder. Quel job as-tu trouvé ?
- A la bijouterie de l'avenue Jean Jaurès. Ils cherchent un responsable de la sécurité. Travail de jour, bien payé, un poste de confiance. J'ai vu le patron hier, ça devrait marcher.
- Tu as tenu compte des primes ? As-tu pensé à la retraite ?
- Non ! Mais avec ce poste, j'aurai une vie normale dans un tout autre cadre. Je pourrai vivre comme tout le monde. Je ne serai plus un flic, mais un homme... Un homme responsable d'un service dans une société privée, et non plus un objet, un machin, un numéro.

- On va où ? Interrogea Lacombe.
- Direction avenue Gambetta, répondit Paul en consultant l'ordre de mission. Notre premier objectif concerne le bar "Le Nabab". Nous devons faire trois rondes discrètes dans son secteur. Une avant les cinés, une autre après, et la dernière au petit matin. Faites gaffe, on doit certainement avoir des collègues planqués dans le coin, il y a une petite odeur de drogue et de racket.
- Mancini m'en a touché deux mots hier, confirma Lacombe. Je pense qu'il est en planque là-bas.
- Après, on fera la sortie des bars, précisa Saunières.

Les quatre hommes formaient l'équipe de choc de la brigade de nuit. Quatre solides gaillards au gabarit impressionnant, que la Mégane contenait difficilement.

Saunières était le plus athlétique du groupe. Vif malgré sa masse, fort comme un bœuf, capable de se frayer un chemin dans un mur de béton. Ses collègues le surnommaient le bulldozer depuis le jour où, à la sortie d'un bal, une rixe ayant dégénéré, il avait à lui seul en quelques minutes, rétabli l'ordre. Quelques coups généreusement distribués aux plus excités, leur avaient ouvert les portes de la sagesse. Les cheveux clairs en brosse courte, le visage carré, le regard azur plein de vivacité, il inspirait à la fois le respect et la sympathie.

Lacombe regagnait discrètement la voiture garée dans une petite rue sombre, perpendiculaire à l'avenue Gambetta. Il s'adressa à Saunières.

- Mancini nous demande de rester dans les parages, il surveille trois suspects. Pour l'instant, tout est calme, ils sont assis à une table et semblent attendre quelque chose. Seul, il ne pourra pas tous les pister.
- Désolé mon vieux, nous devons assurer la sortie des bars. Si par malchance, il se passait quelque chose, alors que nous sommes ici, nous nous ferions étriller par Bruneau. Avec lui, les ordres sont les ordres.

Saunières réfléchit un instant, et prit sa décision.

- Je ne peux pas lâcher Mancini. On coupe la poire en deux. Toi, tu restes dans le coin à sa disposition, nous on fait en vitesse, la sortie des bars. Dans une heure on est là, peut-être même avant.
- D'accord ! Fit Lacombe en refermant la portière.

La voiture regagna le centre-ville se glissant, silencieuse et attentive, dans les grandes artères.

La routine. L'animation habituelle à la sortie des bars. De petits groupes vomis par les ouvertures aux lumières vives, déambulaient sur les trottoirs et s'évanouissaient rapidement dans la nuit, au détour des rues. Des automobilistes regagnaient paisiblement leur domicile.

D'autres, roulaient à vive allure, grillant au passage les feux, comme toutes les nuits, alors que certains moins pressés, longeaient les trottoirs à l'affût de tout ce qui portait jupe ou dentelles. Quelques bandes de jeunes aux silhouettes inquiétantes zigzaguaient sur les trottoirs, allongeant leurs ombres contre les façades grises des immeubles.

- Hep ! Fit brusquement Cornu, en pointant l'index contre le pare-brise. Regardez ! Droit devant, à 100 mètres, trottoir de droite.

Il désignait une ombre qui courait dans leur direction. Deshomières alluma les codes de la voiture. L'ombre les vit et se dirigea sur la voiture, qui avançait à sa rencontre.

La voiture s'arrêta à la hauteur de l'homme qui arrivait tout essoufflé.

- Là-bas, avenue de la République à l'angle de l'avenue Pierre Sépard, quatre loubards tabassent une fille, leur cria le jeune homme.

Saunières frappa l'épaule de Deshomières qui démarra aussitôt. Quelques minutes plus tard, la voiture remontait l'avenue de la République au pas, tous feux éteints. Les deux policiers, les mains crispées sur les poignées des portières, prêts à jaillir, scrutaient la rue déserte.

- On arrive à la place Buon Marlavagne, murmura Deshomières.
- Il y a un petit passage en face, fais gaffe ! Je parie qu'ils sont là, murmura à son tour Saunières.
- Tu parles ! Ils ont filé, rétorqua Cornu.

La voiture s'arrêta à la hauteur du petit passage. Trois paires d'yeux attentifs fouillaient la pénombre. Dans un recoin, à une vingtaine de mètres contre un mur, une masse sombre s'agitait frénétiquement. Trois individus s'acharnaient sur une fille.

Semi inconsciente suite aux coups reçus, elle était maintenue debout contre le mur. L'un d'eux, la serrait à la gorge, alors que les deux autres arrachaient ses vêtements. Un quatrième, un peu à l'écart, restait immobile. Il fut le premier à distinguer les policiers qui fondaient sur eux. Silhouette féline dans la nuit glauque, quelques secondes lui suffirent pour disparaître, sans prononcer un seul mot.

Un des loubards jetait rageusement la jupe de la fille derrière lui. C'est alors qu'il les vit arriver. Il hurla :

- Les flics ! Et il détala.

Un autre, l'œil sadique, le rictus barbare, arrachait les sous-vêtements déjà en lambeaux de la victime, lorsqu'il entendit le cri. Il se redressa vivement pour déguerpir.

Trop tard... Cornu agrippait sa longue chevelure et de tout son poids, pliait son corps en arrière, au risque de lui rompre les vertèbres. Le dernier relâcha la gorge de la fille, qui s'écroula sur le sol. Il recula devant la masse impressionnante qui le narguait, un sourire cynique à la commissure des lèvres. Brutalement, il se détendit et décocha un violent coup de pied en direction du bas ventre de Saunières. Le policier devina, avant de voir arriver le coup. Il pivota sur sa jambe droite, saisit au vol le pied de sa main gauche, et poussa la jambe vers le haut. Déséquilibré et surpris, l'agresseur chuta lourdement sur le sol, heurtant violemment l'arrière du crâne contre le trottoir.

Saunières se désintéressa de lui et examina, l'œil ému par la compassion, la jeune fille gisant sur le sol, le visage tuméfié, le corps presque nu sous quelques haillons déchiquetés.

L'homme au sol essayait de se relever. La lame effilée d'un couteau brilla dans la nuit. Écœuré par cet étalage de violence, Saunières lui décocha un coup de pied en plein visage.

Quelques minutes plus tard, Deshomières surgissait de la nuit, à bout de souffle.

- Le salaud ! Il m'a semé.
- T'es pas malin ! Lui fit Cornu, ironique, tu aurais dû lui proposer du boulot, il aurait été moins véloce.
- Idiot ! Au contraire, il aurait couru plus vite...

Après avoir recouvert son corps d'un plaid, Cornu avait placé une couverture roulée sous la tête de la jeune fille, qui reprenait lentement ses esprits.

Les deux voyous assis sur le trottoir, menottes aux poignets dans le dos, reliées entre elles par une troisième paire, attendaient, livides, la suite des événements. L'un d'eux, le visage ensanglanté, éprouvait quelques difficultés à maintenir sa tête droite, dont le poids avait subitement décuplé.

- Ça va vous coûter cher d'avoir esquinaté mon pote, fit le loubard à Saunières.
- Tu te goures d'agresseur, répondit sèchement le policier, viol plus association de malfaiteurs, ça fait au minimum dix ans.
- Y'a pas eu viol !
- La tentative est punie de la même peine. Article 222.31 du Code Pénal, rétorqua Saunières, méprisant. Tu peux encore ajouter quelques années pour violence et tentative de meurtre à l'arme blanche sur un policier.

Le tintamarre des sirènes du fourgon de police et de l'ambulance mobilisa les regards dans leur direction.

=== / ===

- Ils sont longs, se plaignit Mancini.

- Patience ! Ils ne vont pas tarder, répondit Lacombe. Peut-être ont-ils eu des problèmes. D'ailleurs, il ne se passe rien ici.
- Chut ! Fit Mancini. Il désigna une Mercedes blanche qui se garait sans bruit, non loin du bistrot.

Deux hommes en descendirent. Le plus petit, les épaules massives, les jambes courtes, les mains enfouies dans les poches de sa veste de cuir noir, précédait l'autre, grand, svelte, distingué, dans un costume clair. Ils stoppèrent devant la porte du bar. Le plus petit examina la salle. Leurs deux silhouettes sombres se découpèrent dans la lumière des baies vitrées.

- Impossible de voir leurs visages et je suis trop loin pour la photo.
- Avec la lumière du bar, tu n'obtiendras rien de bon.

Les deux hommes pénétrèrent dans le bar.

- Il faut vérifier s'ils ont rendez-vous avec nos trois loustics, et essayer de prendre des photos. Priorité à ces deux zigotos.
- Comment opère-t-on ?
- Tiens ! Fit Mancini en saisissant sur le siège arrière une sacoche, et en la tendant à Lacombe. L'objectif est ici, sous ce cache. La commande est sur la poignée de la fermeture éclair : le petit bouton noir. Tu vois ? Ce petit truc là. Moi, il y a trop longtemps que je traîne dans le coin, je serai vite repéré. Vas-y !

Avec ta tête de plouc, ils ne soupçonneront jamais que tu es flic.

- Tu connais des flics qui n'ont pas une tête d'abruti ?
- Oui ! Les bons flics comme moi, et crois-moi, ils sont rares. A part moi, je n'en connais pas.
- Ciao Casanova ! Fit Lacombe en s'extirpant de la voiture.
- Grouille-toi, couillon !
- Un demi, fit Lacombe en s'appuyant de façon désinvolte contre le bar.

Lorsque le garçon, un grand maigre aux cheveux noirs légèrement crépus, coincé dans sa tenue sombre, lui tendit son verre, il l'interrogea :

- Y'a pas une fille, une grande blonde... frisée, avec des yeux bleus, qui aurait demandé monsieur Paul ?
- Non ! Répondit le barman, l'œil soupçonneux.

Sans tenir compte de sa réponse, Lacombe continua.

- J'avais rendez-vous avec elle à 23h30. Je suis en retard, j'avais peur qu'elle soit déjà repartie.

Impassible, le garçon s'éloigna vers d'autres clients.

Les soupçons de Mancini étaient fondés. Les deux derniers suspects avaient rejoint les trois autres, et s'entretenaient à voix basse autour d'une table à l'écart.

Lacombe concentrait son attention sur sa montre et la porte. Tel un névrosé attendant la venue de Dieu le père, il manifestait intempestivement son impatience, mais, c'est avec beaucoup de soins qu'il dirigeait sa sacoche sur le groupe, photographiant un peu au hasard, en attendant le moment propice pour mieux cibler les hommes.

Le petit costaud tourna légèrement la tête dans sa direction, il semblait le surveiller du coin de l'œil. Il leva les yeux vers le barman. Lacombe ne vit pas le garçon le désigner discrètement d'un coup de menton. Tête baissée, le visage face à la table, l'homme murmura quelques paroles. Les cinq hommes se levèrent. D'un même pas en silence, ils se dirigèrent vers une petite porte à droite du bar et disparurent.

Le policier s'affola, il était pris au dépourvu. Ce scénario n'avait pas été envisagé. Devait-il attendre ou devait-il prévenir Mancini ? Attendre ? Avertir ? Et s'ils ne revenaient pas ? Et si en se précipitant, il trahissait la surveillance ? Maintenant, il ne jouait plus les névrosés, il était névrosé. Il prit une décision :

"Je vais lui faire un signe. Il comprendra qu'il y a un imprévu".

Il s'avança vers la porte, brandit son bras au-dessus du rideau en regardant sa montre, mieux valait passer pour un fou, que révéler sa qualité de flic.

Il revint vers le bar, se dirigea vers la petite porte, et lança au barman, qui l'observait à la dérobée :

- Les toilettes ?

L'autre lui fit un grand geste négatif de la main et lui désigna la petite porte du côté opposé, sur laquelle le sigle WC apparaissait clairement.

- Merde ! Merde ! Grogna-t-il... C'est loupé !

=== / ===

Le petit carillon savoyard égrena ses douze coups.

"Il ne va pas tarder", pensa Élisabeth, en disposant le couvert sur la table de la cuisine.

En réponse à son attente, la porte de la chambre s'ouvrit. Encore imprégné de sommeil, Paul apparut. Il bâilla, s'étira et d'un pas mal assuré, se dirigea vers sa femme et l'embrassa.

- As-tu suffisamment dormi ? Ça c'est bien passé cette nuit ? Interrogea-t-elle.
- Ça va... Bof ! Deux arrestations pour tentative de viol. Je m'asperge le visage pour me réveiller et j'arrive, je ferai ma toilette après le repas.
- Fais-vite ! Tu n'oublies pas notre rendez-vous à l'agence, à 14 heures.

Élisabeth avait préparé un solide repas. Il fallait bien ça pour nourrir ce grand gaillard. Le navarin débordait de la cocotte et embaumait la cuisine. Des senteurs de Provence planaient dans l'air, courtoisaient les narines, éveillaient les sucs gastriques.

Les enfants déjeunaient à la cantine scolaire, mais le soir, tout le monde était réuni. Paul quittait l'appartement à 20h45 pour prendre son service de nuit.

- Ça sent bon, fit Paul, en s'asseyant.

Il caressa l'arrondi proéminent du ventre rond d'Élisabeth, qui posait la cocotte sur la table.

- Comment va notre fils ?
- Bien ! Un futur footballeur. Il me donne des coups de pieds à longueur de journée.
- Oh ! Le coquin ! Je lui dirai deux mots lorsqu'il sortira.

Elle s'installa face à lui.

- J'ai téléphoné à maman ce matin. Elle est folle de joie de savoir qu'on envisage d'acheter une petite maison. Elle m'a proposé 100 000 euros pour nous aider.
- Tes parents sont très gentils, trop gentils. Ça m'ennuie, j'aimerais réaliser cet achat sans leur aide.
- C'est de l'orgueil mal placé, ils le font de bon cœur. Les maisons sont chères à Millau, sans une aide ou un solide apport personnel, la transaction est

irréalisable. Je serais si heureuse de mettre au monde notre fils, dans une petite maison.

- Moi aussi, soupira Paul. Ah, l'argent ..! Cet appartement n'est pas mal, pas trop cher, mais l'environnement laisse sérieusement à désirer... Il secoua la tête. Oui c'est vrai, avec nos salaires, sans une aide extérieure, on ne peut rien entreprendre. Pourtant les anciens y arrivaient en gagnant moins...
- Ils payaient certainement moins d'impôts, moins de taxes... Je ne pense pas seulement au petit à venir, mais aussi aux filles. Elles vivent enfermées dans l'appartement, quand je ne peux pas les accompagner dehors. Les enfants de l'immeuble ne sont pas tous des voyous, mais dans l'ensemble, ils sont turbulents et grossiers. Je me fais du souci pour elles. Adèle n'a pas encore dix ans que déjà, j'ai entendu des gamins faire des remarques insidieuses sur ses rondeurs.
- Ça ne m'étonne pas...
- Tu vas bientôt monter en grade, ça nous aidera. Quand seras-tu nommé ? Cela fait plus de trois mois que tu as réussi tes examens...
- Ma nomination ne dépend plus que du bon vouloir de Bruneau. C'est au divisionnaire à me proposer. Dans l'administration, les papiers pour les avancements circulent lentement. Toutefois, il dressa l'index à la hauteur du visage et continua, l'air malicieux, j'ai bon espoir, mon petit doigt me dit qu'elle ne tardera pas.
- Je suis optimiste chéri, tout va bien pour nous.

Elle lui saisit la main. Ils échangèrent un long regard plein de tendresse.

"La grossesse lui va très bien" songeait Paul en la couvant des yeux. Il admirait ses beaux yeux noirs au charme envoûtant. Son regard erra sur son fin visage allongé et ses longues boucles noires. Oui, tout allait bien pour eux. Pour lui, aucun doute possible. Une femme merveilleuse, deux beaux enfants, un troisième frappant à la porte, un métier qui le passionnait, une promotion imminente, commissaire... son rêve. Son visage se fendit d'un large sourire, il se leva et embrassa tendrement sa femme.

=== / ===

Encore sous le charme de sa journée en famille, et du souvenir de la réussite de sa dernière intervention nocturne, c'est le cœur joyeux, que Paul Saunières pénétra dans la grande salle affectée au service de nuit. Il consulta rapidement les papiers sur son bureau. Rien de spécial et surtout, rien concernant l'affaire de la veille. Ses collègues de jour avaient peut-être oublié de faire suivre les informations.

"Bruneau fera certainement une mise au point pendant le briefing", pensa-t-il.

Il était impatient de savoir s'ils avaient réussi à faire parler les deux inculpés et coincés les deux autres fuyards.

"J'espère que notre divisionnaire se fendra d'un petit compliment. Un petit mot gentil, ça fait toujours plaisir. Quant à lui, il profiterait de l'occasion pour féliciter ses équipiers. Son équipe tournait rond, des types sensas. Sympa de bosser avec des gars comme eux".

Un bruit de pas l'arracha à ses pensées. Le commissaire, Louis Dori venait sur lui. La gravité de son expression surprit Paul.

- Salut Paul, dit-il en lui tendant la main.
- Bonsoir, monsieur Dori, ça va ?
- En ce qui me concerne, assez bien. Par contre, on ne peut pas dire la même chose pour toi, répondit-il d'une voix acerbe.

Paul écarquilla les yeux. Inquiet, il questionna :

- Que se passe-t-il ? Ça va mal pour moi ?... Mais pourquoi ?
- J'peux rien te dire. Vous avez sérieusement déconné hier soir. Le juge t'attend. Suis-moi !

Abasourdi, Paul secoua la tête.

- Hier soir ?... Hier soir ?... J'comprends pas, j'ai fait mon boulot de flic, j'ai fait ce que je devais faire.
- Oh ! Je te connais bien et j'en suis convaincu. Malheureusement tu es tombé sur un os, tu t'es fait piéger !

Paul blêmit et serra les poings de rage. Sa réaction n'échappa pas à Dori. Le commissaire stoppa net et lui saisit le bras.

- Je t'en prie Paul. Du calme ! Maîtrise-toi ! Sois calme. Posé ! Parle le moins possible. Réponds aux questions le plus brièvement possible. Moins t'en diras, mieux ça vaudra.

Ils reprirent leur marche. Dori continua :

- Je suis avec toi, mais crois-moi, c'est sérieux. Surtout, pas de conneries !

Dori frappa et entra. Une ambiance funèbre régnait dans le bureau du juge, il ne manquait plus que l'odeur de l'encens et les bougies...

Dans un fauteuil, à la gauche du juge, Bruneau, raide comme la justice, ne daigna pas gratifier d'un regard son subordonné. A droite, fringante et pimpante dans son maquillage outrancier, une belle femme brune la tête haute, fixait le plafond.

Paul réprima une grimace en reconnaissant l'avocate, maître Castelloni.

- Asseyez-vous ! Fit sèchement le juge.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années. Le front haut et large, le crâne dégarni, un visage rond où brillèrent deux yeux clairs. Sans préambule, le regard rivé sur la liasse de papiers posée sur son bureau, il énonça son texte d'une voix neutre.

- Je suis saisi d'une plainte contre vous émanant de monsieur Ahmed Larbi, représenté ici par maître Castelloni. Vous êtes accusé de coups et blessures, arrestation arbitraire, et propos racistes.

L'avocate intervint, interrompant le juge.

- Je regrette, monsieur le juge, nous avons bien précisé "séquestration arbitraire" et non pas "arrestation arbitraire".

Le juge approuva d'un signe de tête, et continua sur le même ton :

- Monsieur le Procureur de la République vous assigne à comparaître devant la commission de discipline qui se réunira dans quelques jours, quand elle aura terminé son enquête.

Il marqua un temps d'arrêt et poursuivit :

- En attendant les résultats de l'enquête, vous êtes suspendu.

La jeune femme croisa ses longues jambes gainées de noir et arborant un sourire pédant, interrompit de nouveau le juge.

- Permettez-moi, monsieur le juge, de porter à votre connaissance un fait nouveau.

Le juge la dévisagea sans complaisance, alors que Bruneau tournait la tête dans sa direction, le visage crispé.

- Monsieur Thomas Mercier, la deuxième personne arrêtée illégalement, porte plainte également, pour séquestration arbitraire. Je viens de saisir monsieur le Procureur Général, et lui ai demandé de porter cette lamentable affaire devant la chambre d'accusation de la cour d'appel.
- N'avez-vous pas conscience d'en faire un peu trop ? Lança Bruneau, furieux. C'est vous qui avez convaincu Mercier à porter plainte...

Il se tourna vers le juge.

- Monsieur le juge, monsieur Mercier n'a jamais manifesté son intention de porter plainte, je peux vous l'assurer, c'est elle qui envenime les choses.
- Je vous en prie Bruneau, vous n'êtes pas qualifié pour intervenir. Vous êtes ici pour information, un point c'est tout. Je vous rappelle que votre rôle n'est ni de juger, ni de donner des ordres, il se résume à rendre-compte.

L'œil sévère, il s'adressa à Paul.

- Vous n'ignorez sans doute pas que selon les résultats de l'enquête, vous risquez une radiation définitive, assortie de poursuites pénales. Qu'avez-vous à dire ?

Paul serrait les dents pour ne pas exploser. Les injonctions de Dori bourdonnaient dans sa tête. Rester calme ! Rester calme ! Parler le moins possible. Il réussit à se contenir, avala plusieurs fois sa salive, et respira profondément.

- Permettez-moi monsieur le juge, de réfuter toutes ces accusations, c'est un tissu de mensonges. Je me suis attaché à rapporter les faits avec le maximum d'exactitude et de précision. J'ai été le témoin d'une tentative de viol avec violences, perpétrée par plusieurs individus que nous avons pris sur le fait. Ainsi que ma mission me l'impose, je suis intervenu, et mis ces criminels à la disposition de l'autorité judiciaire. Vous a-t-on remis mon rapport, monsieur le juge ?
- Évidemment ! Répondit-il en le brandissant. Votre procès-verbal, c'est votre version !
- Notre intervention a été sollicitée par un jeune homme qui a interpellé notre patrouille.
- Dommage que nous ne connaissions ni le nom, ni les coordonnées de ce témoin introuvable... fit remarquer dans un rictus, l'avocate.

Paul se tourna vers Dori qui, des sourcils, exprima un sentiment dépité. Le jeune policier fit face au juge.

- Mais il y a eu tentative de viol avec violence, monsieur le juge. J'ai frappé le prévenu en état de légitime défense, il me menaçait d'un couteau. Vous avez certainement la plainte de la jeune fille ou son témoignage, le certificat de l'hôpital sur son état, ses blessures. La pauvre fille n'était pas belle à voir.
- Parlons-en de cette jeune fille, monsieur Saunières. Effectivement, la patrouille signale avoir pris en charge, suite à votre appel, une jeune fille dévêtue présentant quelques ecchymoses.
- Simple solidarité entre policiers, couina l'avocate d'un ton entendu, en appuyant son propos de gestes des deux mains. Cela se comprend, c'est bien naturel.

Saunières serrait les dents.

"Si ça continue, je vais la passer par la fenêtre, cette garce".

Bruneau se sentit obligé de donner quelques précisions.

- Mademoiselle Hubert a refusé d'être conduite à l'hôpital, la patrouille l'a accompagnée chez elle à sa demande. Ce matin, deux policiers se sont présentés à son domicile pour enregistrer sa plainte. Elle a refusé. Il n'y a donc ni plainte, ni témoignage de cette personne.